

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIERE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXVIII

Pascal demeura terrifié en face du calme sinistre de son

interlocuteur.

— Et vous comptez sur moi pour accomplir avec vous cette œuvre effrayante ? murmura-t-il d'une voix sombre au bout de quelques secondes.

— Pourquoi pas ? demanda Léopold en souriant.

L'entrepreneur fit un geste d'effroi et cacha son visage dans ses mains.

— Ça vous gênerait, je vois ça à votre mine... continua l'évadé. Vous êtes délicat et sensible... il vous plairait de palper les millions sans mettre la main à la pâte... affaire d'habitude, mon Dieu, c'est tout simple... on ne se refait point et vous avez un cœur de poule... Eh ! bien, rassurez-vous, je ne vous emploierai pas... Au lieu d'être utile, vous seriez gênant... J'ai un particulier dans ma manche qui se demandera qu'à collaborer, je vous en répondrai. Je le verrai dès ce soir, et pour un billet de mille il sera dévoué comme un caucbe et muet comme un poisson.

— Mais Ursule ?... Ursule ?... dit Pascal.

— Je vous l'ai expliqué là-bas... En tenant la jeune nous tiendrons la vieille... C'est une conséquence de ma combinaison... Quoique la dame de confiance ait la cheville foulée, elle sera ici avant deux jours avec la fameuse lettre au notaire...

Nous aurons la lettre en supprimant la femme... Quiconque nous gêne doit disparaître, c'est logique et inévitable...

— Mais ensuite ?



Les deux complices s'arrêtèrent devant une massive porte cochère.

— Eh ! bien ! quoi ? Ensuite nous ferons nos comptes et nous attendrons tranquillement le décès de votre créancier, M. de Terrys... Rien de nouveau de ce côté-là ?

— Rien.

— Alors occupons-nous vivement de diverses choses qui me sont indispensables...

— Parlez.

— D'abord il me faut un gîte sûr où je puisse me retirer sans être soupçonné, inquiété, surveillé, questionné...

— Ce gîte est tout prêt...

— Où cela ?

— Ici près... passage Tocanier... un petit pavillon meublé qui m'appartient et où je vais de temps en temps passer quelques heures...

— Compris ! s'écria Léopold avec un éclat de rire. Une petite maison genre Régence et pare aux cerfs ! Talon rouge que vous êtes ! La brune et la blonde, hein, mon bon ? Mes compliments !

— Après ?

— Des vêtements autres que ceux-ci...

— Demain une maison de confection vous enverra plusieurs costumes complets... vous prendrez ce qu'il vous plaira...

— Inutile de les envoyer... J'irai les choisir moi-même.

— Est-ce tout ?

— Non pas ! A Maison-Rouge vous m'avez parlé d'un cou-

p6... et même de deux...

— Celui dont je me sers rarement se trouve sous remise dans un de mes ateliers de construction inoccupé aujourd'hui.

— Est-ce un coupé chio ?

— Il est d'un bon faiseur et presque neuf...

— J'ai besoin d'un cheval solide...

— La jument alezane fera votre affaire. Une bête de six ans, très vigoureuse...

— S'il faut aller la prendre dans votre écurie ce sera gênant et compromettant, car on mettra votre cocher dans la confiance d'une sortie nocturne dont il se rendra d'autant moins compte qu'il ne conduira pas la voiture... Il soupçonnera donc quelque chose de mystérieux...

— Que faire pour éviter cela ?

— Je cherche... cherchez aussi...

Léopold, la tête basse et les paupières mi-closes, réfléchit profondément.

Pascal avait les yeux rivés sur la figure de cet homme pour qui le crime semblait un jeu et qui parlait en souriant de supprimer deux femmes. Il examinait avec terreur cette physionomie à la fois railleuse et sinistre.

Les traits du prétendu Valta lui rappelaient confusément un visage plus jeune entrevu jadis, il ne savait où ; et qui, lui aussi, portait l'empreinte du vice précoce et des passions indomptables. Le sang-froid de Valta lui faisait peur, ainsi que sa façon de raisonner le crime et d'en équilibrer les combinaisons ingénieuses.

— Dès que je serai riche, pensait-il, je me débarrasserai de ce dangereux complice qui m'entraînerait dans l'abîme avec lui...

Léopold releva la tête et demanda ;

— Le pavillon du passage Tocanier a-t-il écurie et remise ?

— Oui... je n'y pensais plus...

— Alors, tout va sur des roulettes ! C'est là qu'il faudra conduire le coupé et la jument... Un grainetier quelconque fournira de l'avoine...

— Éviterons-nous ainsi de mettre mon cocher dans la confiance ?

— Très bien...

— Comment ?

— Prévenez le que vous avez vendu cheval et coupé et qu'à dix heures précises ou viendra les enlever... A l'heure dite l'acquéreur se présentera, il trouvera la voiture tout atelée, il montera sur le siège et il emmènera l'équipage...

— Quel sera cet acquéreur ?

— Un gaillard qui ne vous compromettra pas, soyez-en convaincu...

— Ce sera fait... Cette fois, est-ce tout ?

— Non... Je vais avoir à payer l'homme, sans parler d'une foule de menues dépenses...

— Combien vous faut-il ?

— Deux mille francs seulement... Je ne demande que le strict nécessaire pour ne pas vous gêner.

Pascal ouvrit un tiroir et compta cent pièces d'or

— Vous êtes beau joueur et c'est plaisir de s'entendre avec vous ! dit Léopold en empochant les louis. Maintenant faites-moi faire connaissance avec votre petite tour de Nesles du passage Tocanier, et dépêchons-nous... J'irai dîner ensuite, car j'ai une faim de tous les diables... Si le cœur vous en dit, je vous invite à partager mon repas...

— Merci... répliqua brusquement Pascal, je suis engagé. Venez au passage Tocanier.

— Tu fais le fier aujourd'hui, pensa Léopold, mais soit paisible, mon bonhomme, bientôt c'est toi qui payeras les huitres, les truffes et le champagne !...

L'entrepreneur quitta son fauteuil. Il fouilla dans un meuble, y prit un trousseau de clefs, endossa son pardessus et mit son chapeau.

— Vous êtes prêt ? demanda-t-il ensuite à son complice.

— Toujours ! Allons visiter mon domicile...

Les deux hommes sortirent du cabinet dont Pascal referma la porte à double tour, et gagnèrent la rue.

Le ciel chargé de nuages était couleur de plomb, il donnait à la rue de Picpus un aspect effroyablement triste.

Nous savons déjà que le thermomètre avait monté beaucoup : la neige qui couvrait les toits fondait rapidement, débordant des gouttières et tombant en cascades sur les trottoirs.

La lueur pâle des réverbères assez éloignés se reflétait lugubrement dans les flaques d'eau. Le quartier sombre semblait désert.

Pascal et son compagnon marchaient vers l'ancien boulevard de Reuilly. Il arrivèrent bientôt à l'angle du passage.

— Par ici... murmura l'entrepreneur en précédant Léopold dans une rue que la neige fondue métamorphosait en un véritable borbier.

Après avoir fait cinquante pas environ, Pascal s'arrêta devant une massive porte cochère. Léopold l'imita.

— Nous y sommes ? demanda-t-il à son guide.

— Oui... répondit ce dernier.

En même temps, tirant de sa poche le trousseau de clefs dont il avait eu soin de se munir, il en choisit une, chercha l'orifice de la serrure ; une porte bâtarde pratiquée dans l'un des vantaux de la porte cochère, et ouvrit.

— Passez... dit-il ensuite.

Léopold ne se le fit pas répéter deux fois, enjamba le seuil et se trouva dans une cour pleine de neige.

— Il fait plus noir ici qu'au fond d'un puits ! grommela-t-il.

— Pascal répliqua :

— Avez-vous des allumettes ?

— J'en ai... et elles ne sont pas de la Régio... Tout bénéfice... Feu du premier coup !...

— Le pavillon est à droite... l'écurie et la remise à gauche...

— Suffit...

L'ex-réclusiennaire se dirigea vers une masse noire qui s'élevait à droite et, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, il atteignit un petit perron de quatre marches accédant à une porte.

— Je suppose que voici l'entrée... fit-il, ouvrez vite...

L'entrepreneur choisit une autre clef du trousseau et la porta tourna sur ses gonds. Les deux hommes entrèrent.

En même temps Léopold frottait une allumette-bougie contre la partie sablée de la boîte. On entendit un craquement et l'allumette prit feu.

— Lumière Jabloskoff ! s'écria le misérable en riant. L'éclairage à la mode ! on ne se refuse rien !...

Il ajouta tout bas :

— Et penser qu'il a dix jours, là-bas, à la Centrale, j'ignorais encore cette merveilleuse découverte de la science moderne !...

Pascal, familier avec les êtres, alla droit à une console supportant un flambeau muni de sa bougie qu'il présenta à l'allumette flamboyante de son complice.

— Ceci, dit-il, est le vestibule... en face se trouve la salle à manger...

— Voyons un peu...

L'entrepreneur ouvrit la pièce qu'il venait de désigner.

— Meuble confortable ! ! reprit Léopold. On doit dîner ici gentiment en partie fine ! Nous y ferons une partie carrée quand bon vous semblera... Y a-t-il une cave ?

— Oui, et voici par où on y arrive...

En disant ces mots Pascal rebroussait chemin, et montrait une trappe pratiquée dans le plancher et munie de son anneau.

— Ancien jeu !... comme à la campagne ! dit l'ex-réclusionnaire. On voit que le pavillon est bâti depuis longtemps... Qu'est-ce qu'il y a dans la cave ?

— Deux ou trois cents bouteilles de vins fins...

— C'est bon à savoir... Si je passe ici quelque temps, les foies me tiendront compagnie...

Pascal ouvrit une autre porte et reprit ;

— Voici la chambre à coucher...

La pièce dans laquelle l'entrepreneur introduisit son complice offrait, de même que la salle à manger, un confort bourgeois. Meuble de palissande, rideaux de damas laine et soie, tapis de moquette à grandes fleurs. Le lit était fait et garni de draps ; le feu préparé.

Pascal ajouta :

— Là se trouve un cabinet de toilette ; là le bûcher, et l'escalier qui monte au grenier placé sous le toit du pavillon...

— C'est tout ? demanda Léopold.

— Tout absolument... Je vous ai prévenu des dimensions exigues de la maison.

— Votre petite tour de Nesles sent bigrement l'humidité et le renfermé... Ce soir j'allumerai un bon feu, en laissant pendant une demi-heure les fenêtres ouvertes, et il n'y paraîtra plus... Frons présentement. Je vais dîner et aller ensuite où nos affaires réclament ma présence... Passez le premier...

Dans le vestibule l'ex-réclusionnaire posa le flambeau sur une console, souffla la bougie, rejoignit Pascal qui se trouvait dehors, et referma la porte.

— Il doit y avoir un balai, écans ?... fit-il.

— Vous trouverez à l'écurie pelle et balai... répondit l'entrepreneur.

— C'est parfait ! je suis d'un naturel soigneux... le désordre ne me va pas... Demain matin je relèverai la neige...

Les deux hommes avaient gagné le passage. Léopold mit les clefs dans sa poche et reprit :

— Demain, à dix heures précises, la vente du coupé et de la jument... N'oubliez pas de prévenir votre cocher...

— Soyez tranquille...

— Alors, tout ira comme sur des roulettes. Ne vous inquiétez de rien... Nous nous séparons ici... Je prends à gauche, tournez à droite, rentrez chez vous, dormez du sommeil de l'innocence, et faites des rêves d'or.

Puis Léopold se dirigea rapidement vers le boulevard de Reuilly, tandis que Pascal regagnait sa maison de la rue de Picpus et se disait tout bas :

— En quelles mains suis-je tombé ? Ce n'est pas un homme, ce Valta ! C'est le diable.

Une fois seule, l'évadé de la prison de Troyes précipita sa

marche. Au moment où il atteignit le faubourg Saint-Antoine, il vit un fiacre passer au pas.

— Eh ! cocher, criait-il, êtes-vous libre ?

— Montez, bourgeois... à la course ou à l'heure ?

— A l'heure !

— Où faut-il vous conduire ?

— Au coin des rues Galande et du Fouarre !

Léopold s'était installé dans la voiture. Le cocher fouetta son cheval, et le fiacre roula du côté de la rue Galande.

Peut-être le nom de cette rue, prononcé par l'ex-réclusionnaire, éveilla-t-il un souvenir dans l'esprit de nos lecteurs. Si la mémoire leur fait défaut, nous allons leur rappeler en quelles circonstances ce nom s'est déjà trouvé sous leurs yeux au cours de ce récit.

A la prison de Troyes Léopold Lantier, voulant décider Jarrelonge à lui vendre, moyennant un prix modeste, le bastingage renfermant une lime avec laquelle il comptait scier un barreau de sa cellule et s'évader, avait promis au récidiviste de lui donner du « travail » à Paris. On sait ce que les misérables de cette espèce entendent par le mot « travail ». Le marché conclu, Jarrelonge avait dit à Lantier :

— Je sortirai de mardi en huit... Mercredi je serai à Paris, rue Galange, chez le père Berluron... au rendez-vous des chiffonniers...

Après l'évasion, lors des interrogatoires et des constatations, Jarrelonge, plein de confiance dans la parole donnée, s'était bien gardé de souffler un seul mot de ce qu'il savait.

Le mardi suivant, on opéra la levée de son écron. Rien ne le retenait à Troyes. Il prit le chemin de fer le jour même, afin de grossir le nombre des misérables, qui sortant des geôles et sans autre moyen d'existence que le vol, viennent à Paris chercher pâture.

Grâce aux quelques sous qu'il possédait, Jarrelonge se nippa de façon convenable et loua une chambre pour quinze jours dans un garni borgne du quartier Maubert. Ce garni se trouvait voisin du cabaret où le bandit avait donné rendez-vous à Léopold.

L'établissement du père Berluron occupait tout le rez-de-chaussée d'une maison de la rue Galande. C'est là que Jarrelonga alla s'attabler devant une « chopine », en dévorant un chiffon de pain et une tranche de viande froide.

Le cabaret choisi par Jarrelonge était un « assommoir » proprement dit où l'on servait l'eau-de-vie, le vin et l'absinthe sur un grand comptoir d'étain chargé de brocs, de bouteilles et de verres, et sur de petites tables de marbres.

Malgré son enseigne, dont l'origine remontait à une époque très reculée, il ne servait point de rendez-vous aux chiffonniers qui ont déserté depuis longtemps le quartier de la place Maubert, il n'en possédait pas moins une clientèle nombreuse et, nous devons en convenir, excessivement mêlée.

Plusieurs « cabinets » y recevaient des « sociétés » de toutes sortes, ouvriers, petits employés, commerçants et... voleurs. Ces derniers, dont l'allure et le costume étaient ceux de travailleurs honnêtes, y passaient d'ailleurs de manière à ne point éveiller les soupçons du père Berluron qui, mis en défiance, les aurait immédiatement évincés de sa maison.

Le bandits jouissaient, grâce à leur prudence, d'une sécurité complète dans cet assommoir, qui, n'étant point désigné à la police comme un repaire, ne subissait jamais les coups de filet de la brigade de sûreté pêchant en eau trouble.

Jarrelonge, tout en mangeant de grand appétit, se disait :

— C'est pour demain que j'ai donné rendez-vous à mon acheteur de bastingue... Ah ! c'est un lapin, celui-là, qui n'a pas froid aux yeux et qui ressemble à un monsieur de « la haute ! » Je serai ici à dix heures précises... S'il tient parole, il y aura du travail et ça viendra comme marée en carême, car il me reste tout juste une malheureuse « roue de derrière, et avec ça impossible de faire la noce !

Après une courte station à l'assommoir du père Berluron, Jarrelongo regagna son garni borgne et se coucha.

Le lendemain il consacra toute sa journée à une interminable flânerie, sans autre but que de respirer à pleins poumons l'air de Paris, et le soir, à neuf heures, il revint s'attabler rue Galande.

Il y avait soule dans l'établissement. Les cabinets étaient pleins. Le libéré dut rester dans la grande salle. Il demanda une bouteille de vin cacheté et deux verres, alluma sa pipe et attendit.

À mesure que s'écoulaient les minutes son impatience fiévreuse augmentait ! il avait hâte de voir arriver l'homme qui lui semblait d'une nature supérieure, et à la promesse duquel il croyait absolument.

Quand dix heures sonnèrent, l'impatience de Jarrelongo devint de l'inquiétude. Pourquoi donc l'évadé de Troyes se faisait-il attendre ainsi ?

À dix heures un quart l'inquiétude fit place au doute... Jarrelongo se demanda si Lantier n'avait point promis avec la ferme intention de ne pas tenir ?

Le temps marchait toujours. La demie sonna, puis l'aiguille de l'horloge courut vers onze heures avec une étonnante rapidité.

— Tonnerre ! je suis refait ! murmura le libéré en se versant le dernier verre de vin contenu dans la bouteille. Le clampin me fait poser ! Il s'est fichu de moi, l'arme au bras ! Et j'ai commandé une fiole cachetée, pensant qu'il la payerait ! C'est ça qui n'est pas drôle !

Il avala le vin d'un seul trait avec une sorte de rage puis, l'œil fixé sur la porte d'entrée, il se remit aux aguets. Les tables se vidaient.

Les cabinets se désemplissaient peu à peu : les conversations devenaient moins bruyantes et les nuages de fumée du mauvais tabac moins épais. Onze heures et demie sonnèrent.

— Décidément il m'a joué ! fit Jarrelongo en frappant la table du poing ; c'est un polisson qui me payera ça... à moins qu'il ne se soit fait repincer, ajouta-t-il en réfléchissant, car alors ce ne serait pas de sa faute...

En ce moment la porte s'ouvrit et un homme vêtu d'un pardessus à collet de fourrure, le visage enfoui sous un cache-nez qui rejoignait presque ses lunettes à verres bleuâtres, fit son entrée.

La mise du nouveau venu, quoique beaucoup plus soignée que celles des buveurs, n'attira cependant l'attention de personne. L'homme aux lunettes promena rapidement ses yeux autour de la salle. Son regard se fixa sur Jarrelongo, qui ne voyait en lui qu'un inconnu et maugréait tout bas.

Léopold Lantier, que nos lecteurs ont parfaitement reconnu, passa derrière les tables et vint s'asseoir à celle qu'occupait le libéré.

— Un verre de « fine ! » commanda-t-il au garçon qui vint prendre ses ordres et qui s'empressa d'aller quérir la consommation demandée.

En attendant la voix du particulier devenu son voisin, Jarrelongo tressaillit et dévisagea le nouveau venu, autant du moins

que le permettaient les bésicles aux verres bleuâtres et le cache-nez.

— Eh ! oui, pardieu, c'est moi ! fit Léopold tout bas.

— Ah ! par exemple... commença Jarrelongo ébahi.

Il n'acheva pas. L'évadé de Troyes lui coupa brusquement la parole en lui disant très vite et toujours à voix basse :

— Chut, pas un mot ! Paye ta bouteille et va m'attendre au coin de la rue du Petit-Pont.. Je te rejoindrai dans cinq minutes.

Le libéré ne broncha pas. Après avoir donné vingt sous au garçon qui apportait à Léopold le verre d'eau-de-vie, il sortit du cabaret et suivit la rue Galande jusqu'au coin de la rue du Petit-Pont. Chemin faisant il se disait avec une joie débordante :

— J'étais sûr qu'il viendrait... Un brave garçon comme ça ne laisse pas poser Bibi !... Il fait le mystérieux, c'est qu'il doit y avoir une grosse affaire en train de mijoter... C'est un rude lapin !... C'est un roublard du premier numéro ! Il n'a pas perdu une minute !... On va gagner des monacos !...

Et le libéré, tout en monologuant, se mit à marcher de long en large sur le trottoir, ne perdant point de vue la rue Galande.

Léopold ne se fit pas entendre longtemps. Avant que les cinq minutes fussent écoulées, il rejoignait Jarrelongo.

— Saperlipopette ! murmura le libéré en tendant la main à Lantier. Je ne t'aurais jamais reconnu !... Mis comme un prince !... Excusez !... Un paletot doublé en poil de lapin ! plus que ça de genre !... Tu as donc dévalisé un banquier ?

— Ne t'étonne de rien... répondit Léopold, mets une sourdine à ton grelot et suis-moi !...

— Où allons-nous ?

— A la Halle, chez Barratte... Je n'ai pas dîné !...

— Moi non plus... fit vivement Jarrelongo qui, flairant un bon repas, passa sa langue sur ses lèvres. L'impatience de te recevoir m'avait coupé l'appétit, mais je le sens qui revient !...

— Tant mieux, car j'ai l'intention de te régaler !...

— Ami véritable, je t'honore !...

— Pour le quart d'heure, marchons paisiblement comme deux bons bourgeois qui vont à leurs affaires... Il s'agit de ne point se faire remarquer !...

Les deux hommes traversèrent les ponts et gagnèrent le marché des Innocents. Les fenêtres du restaurant Baratte étaient illuminées.

Depuis bien des années Léopold n'avait pas mis les pieds dans ces parages, mais rien n'étant changé, il s'orientait facilement.

— Un cabinet... demanda-t-il au garçon qui les accueillit.

Le garçon introduisit les soupeurs dans un petit salon fort coquet et reprit :

— Ces messieurs veulent-ils faire leur menu ?

— Quatre douzaines d'huîtres, dit Léopold après une seconde de réflexion, des filets de sole au vin blanc, une entrecôte Berry très relevée aux pommes sautées, un perdreau rôti, des petits pois, des écrevisses bordelaises, un plat sucré, du dessert et du café, avec liqueurs assorties et cigares idem.

Jarrelongo, en entendant la nomenclature de ces mets raffinés, dont il ne connaissait la plupart que de nom, devenait radieux. Ses petits yeux pétillaient de joie gourmande ; il passait plus que jamais sa langue sur ses lèvres.

— Quel vin ces Messieurs boiront-ils ?

— Chablis première avec les huîtres, Beaumo de derrière les fagots le reste du temps, et Champagne au dessert... Servez vivement !...

— Dans cinq minutes les huîtres seront ouvertes...
 — En attendant, donnez un madère...
 — A l'instant...
 Le garçon sortit.
 — Quel souper, mon camarade ! quel souper !... balbutin Jarrelonge. Est ce que nous trouverons moyen d'avaler tout ?...
 — Parbleu ! Quand je traite un ami, voilà comme je fais les choses. Ça te paraît-il bien commandé ?...
 — C'est un rêve ! Seulement...
 — Seulement, quoi ?
 — Y aurait-il moyen d'avoir une petite sauce à l'échalote avec les huîtres ?... C'est ma folie !
 — Parfaitement bien... je vais la faire préparer...
 Le garçon rentrait, apportant le vin de madère.
 Léopold lui commanda la sauce à l'échalote, la folie de Jarrelonge.
 Les deux hommes restèrent seuls de nouveau.
 — Eh ! bien, demanda le libéré, quoi de neuf depuis que là-bas tu leur as brûlé la politesse ?...
 — Chut ! fit Lantier très vite à voix basse. Pas un mot de cela ici ! C'est moi qui vais te questionner tout à l'heure.
 Il ajouta, en remplissant deux verres :
 — A ta santé ! !...
 — A la tienne...
 Jarrelonge vida son verre avec recueillement et murmura d'un air de jubilation :
 — Un vrai velours, ce madère... Ah ! la maison est bonne ! ! J'y prendrai pension quand je serai devenu riche.
 Le garçon reparut, apportant les huîtres, la sauce à l'échalote et le chablis, et quitta le cabinet.
 — Maintenant causons, mais en sourdine, dit Léopold.
 — Ami véritable, jabote !... Je bois tes paroles...
 — Est-tu homme à me suivre n'importe où ?
 — Dame ! oui, pourvu qu'il y ait au bout de la course des « frichtis » dans le goût de celui-ci...
 — Il y en aura...
 — Et des « roues de derrière ?... »
 — Il y aura même des « jaunets... »
 — Je te suivrai alors au bout du monde... et plus loin...
 — Sans jamais avoir la langue trop longue ?...
 — Muet de naissance !
 — Sans casser du sucre, si par malchance on tombait dans le pétrin ?
 Jarrelonge prit une attitude très digne et répliqua :
 — Pour qui me prends-tu ?... Jo ne mange pas de ce pain-là...
 — J'en suis convaincu, et tu as raison, car avec moi ça pourrait bien te porter malheur...
 L'intonation avec laquelle furent prononcées ces paroles produisit sur Jarrelonge une impression si vive qu'il avala de travers et faillit s'étrangler.
 — Point de bêtises ! murmura-t-il en buvant un verre de chablis après avoir toussé. Tu peux compter absolument sur moi... Je me laisserais pendre plutôt que de dire un mot contre toi.
 — Alors, je vais aller droit au but...
 — Je t'y encourage, mon copain, va droit au but ! De quoi s'agit-il ?
 — De beaucoup de choses... et d'abord d'un enlèvement...
 — Enlever qui ?

— Une femme, parbleu !
 — Pour la mener ?
 — Dans un endroit d'où elle ne reviendra pas...
 Jarrelonge regarda Léopold et devint un peu pâle.
 — Diable ! fit-il.
 — C'est comme ça...
 — Il faudra jouer du « Surin ? »
 — Peut-être oui, peut-être non.
 — Qu'aurai-je à faire ?
 — Je te l'apprendrai tout à l'heure... Chut ! !
 Des quatre douzaines d'huîtres il ne restait que les écailles ; le garçon apportait les filets de sole et l'entrecôte Bercy sur des réchauds à esprit-de-vin.
 Il déboucha deux bouteilles de vin de Beaune et il se retira.
 Quand la porte se fut refermée derrière lui, Léopold, tout en servant son invité et en se servant lui-même, demanda :
 — Sais-tu conduire ?
 — Conduire quoi ?
 — Un cheval et une voiture.
 — Oh ! pour ça, je rendrais des points au plus fin cocher de Paris ?...
 — Bravo ! inutile de te demander si tu connais bien Paris ?...
 — Mieux que le « Guide Conty. »
 — Parfait !... c'est tout ce que j'avais besoin de savoir pour le moment...
 — Sois gentil... Renseigne-moi un peu... j'aurai une voiture à conduire ?
 — Oui,
 — Quand cela ?
 — Demain soir. D'ici là tu te procureras une défroque de cocher de bonne maison...
 — Est-ce que tu vas me faire entrer au service d'un bourgeois.
 — Oui.
 — Qui ça, le bourgeois ?
 — C'est moi... et je te garantis que le service ne sera pas dur.
 — Voilà qui me va... pourvu qu'il y ait des profits, bonne table et bon vin...
 — Il y aura tout cela.
 — Tu sais que, pour acheter des frusques, il faudra me donner des monacos... Les eaux sont basses... les toiles se touchent... impossible de faire des avances...
 — Je te donnerai de l'argent...
 — Quand c'est-il que j'entrerai en fonction ?...
 — Je t'attendrai demain à quatre heures du soir...
 — Où ?
 — Chez moi, pardieu... passage Tocanier n° 10...
 — Alors, je peu donner congé à mon garni ?...
 — Tu le peux et je t'y engage...
 — Dès demain matin ce sera fait... si nous nous entendons, comme je n'en doute pas... Les bons comptes font les bons amis, tu sais ! ! Quand tout est convenu, point de surprises... Est-ce ton avis ?
 — C'est mon avis...
 — Nous allons travailler demain au profit d'une tierce personne ?
 — Oui.
 — L'enlèvement en question et ses accessoires te sont payés ?

— Naturellement...

— Il va y avoir un coup de jarnac... La suppression d'une femme, c'est gros ! J'aurais beau n'avoir fait que conduire la voiture, je n'en serais pas moins complice, et c'est des anecdotes vétilleuses, tu sais, mon vieux, qui peuvent vous conduire à la place de la Roquette...

— As-tu peur ?

— Jamais de la vie ! mais je ne serais pas fâché de savoir ce que me rapportera cette première affaire...

— Un joli billet de mille... répondit Léopold.

— Un billet de mille... ! répéta Jarrelonge, dont les yeux s'arrondirent.

— Sans compter les dix louis que je te remettrai pour te nipper convenablement demain matin...

— Je toucherai, quand ?

— Les dix louis avant de sortir d'ici... Les mille francs aussitôt après l'affaire, par conséquent de main soir...

— Et je serai logé chez toi, couché, blanchi, nourri et abreuvé ?...

— Oui...

Jarrelonge se frotta les mains.

— Entendu ! fit-il, nous sommes d'accord !...

Léopold posa sa main droite sur l'épaule de son futur complice, et lui dit en le regardant fixement :

— A partir de cette minute je t'accorde toute ma confiance...

— Ça, c'est gentil, et je t'en remercie... interrompit le libéré.

— Mais, poursuivit Lantier d'une voix sourde, souviens-toi bien, mon bonhomme, que si par un seul mot imprudent tu trahissais cette confiance, je te tuerais sans pitié, sans miséricorde, comme un chien !

Tan lis que le réclusionnaire évadé parlait ainsi, l'expression de ses yeux était si terribles que Jarrelonge, frissonnant, eut senti la lame d'un couteau s'enfoncer dans sa poitrine.

Lantier continua :

— Tu sera entre mes mains un instrument docile, prêt à m'obéir sans discuter et sans réfléchir, quels que soient mes ordres ?

— Oui... oui... et cent fois oui... balbutia le misérable ; mais ne me regarde pas comme ça, tu troublerais ma digestion et ce serait dommage.

— Tu jures de m'être fidèle ?

— C'est-à-dire que, pour la fidélité, je damerais le pion à un caniche...

— L'argent ne te manquera pas... Tu pourras mettre une jolie somme de côté pour tes vieux jours...

— Je te bénirai comme un second père, mais demande du vin... Ta conversation m'a desséché le gosier et je meurs de soif...

Léopold sonna le garçon et lui donna l'ordre d'apporter d'autres bouteilles.

A partir de ce moment les deux gredins ne parlèrent plus d'affaires.

Le souper s'acheva gaiement, et Léopold paya l'addition dont le chiffre imposant éblouit son convive.

— Voici tes deux cents francs, dit-il à Jarrelonge en lui tendant deux billets de banque. Allons nous coucher.

Une fois dans la rue les complices se donnèrent la main, et prirent chacun de leur côté après avoir échangé ces mots :

— A demain, quatre heures, passage Tocancier, n° 10.

— A demain... je serai exact.

Il était près de trois heures du matin lorsque Léopold rentra dans le pavillon que Pascal avait mis à sa disposition.

Son sommeil fut profond, mais de courte durée. Dès le point du jour il se leva, s'arma d'une pelle et d'un balai et débâta la neige dans la cour, de manière à laisser libre un double passage conduisant à la porte de la maison et à la remise.

Vers huit heures il prit le chemin du Temple, fit diverses emplettes, les entassa dans un fiacre et se fit ramener à sa demeure où il s'enferma.

Pascal Lantier, obéissant aux instructions du prétendu Valta, avait donné l'ordre à son cocher de tenir prêts le coupé et il attendait l'acheteur annoncé.

A dix heures et quelques minutes une espèce de maquignon, le fouet à la main, la figure enluminée, le chapeau rond sur les yeux, portant comme « Chopart » du « Courrier de Lyon » une énorme cravate, habillé d'un veston sous une blouse neuve, et chaussé de grosse bottes aux talons ferrés sonnait, rue de Picpus, à la porte de l'entrepreneur. Il fut introduit près de ce dernier, qui lui demanda ce qu'il désirait.

— Eh ! donc ! répondit le visiteur avec un fort accent normand, c'est-il pas ici qu'il y a un bidet et une carriole à vendre ?

Puis, d'un ton plus bas et cette fois sans accent, il ajouta :

— N'est-ce donc pas moi que vous vous attendiez à voir ce matin ?...

Pascal reconnut Valta.

— Quel talent de transformation !... pensa-t-il. Cet homme me fait presque peur...

— Parfaitement, monsieur... dit-il à haute voix, je vais vous conduire.

Et il prit le chemin de l'écurie. Quelques minutes suffirent à Léopold pour examiner le coupé et la jument... Le prix fut débattu séance tenante en présence du cocher, et naturellement le vendeur et l'acquéreur tombèrent d'accord.

— Je paye comptant, bien entendu... ajouta le faux maquignon après la clôture de la discussion. Faites atteler, s'il vous plaît, pendant que je vais remettre votre argent contre quittance...

Pascal donna des ordres et ramena Léopold dans son cabinet, dont il referma soigneusement la porte.

— C'est toujours pour aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Toujours... Demain matin je viendrai vous rendre compte de l'emploi de ma soirée...

— Le succès vous paraît probable ?

— Plus que probable, certain.

— Vous avez l'homme qu'il vous faut ?

— Oui... fait sur mesure... On ne pourrait pas trouver mieux, n'importe où et n'importe à quel prix... A demain... J'emène la guimbarde et le poulet d'Inde...

Léopold retourna à l'écurie, trouva la voiture toute attelée, mit une pièce de vingt francs dans la main du cocher, monta sur le siège, prit les rênes et partit.

Il fit un assez long détour pour avoir l'air de s'éloigner du quartier : ce fut seulement au bout de trois quarts d'heure qu'il revint au pavillon du passage Tocancier où il mit la jument à l'écurie et le coupé sous la remise.

Débarassé de son costume de maquignon et vêtu chaudement en bon bourgeois, l'évadé de Troyes descendit à Paris, déjeuna dans un café du boulevard du Temple, et se dirigea ensuite vers un grand magasin d'habillements confectonnés. Après avoir opéré de nouvelles acquisitions, il rentra chez lui.

La sonnette du pavillon retentit à quatre heures précises. Léopold alla ouvrir et se trouva en face de Jarrelongo.

Déjà la tenue bourgeoise de celui-ci sentait vaguement le domestique de bonne maison. Il portait sur ses deux bras deux paquets et une valise.

— Entre... lui dit Léopold ; tu es exact, c'est une bonne note à ton actif.

Le libéré se dirigea vers le pavillon. Quand il eut franchi le seuil, Lantier lui demanda :

— Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui, chapeau à cocarde, un peu défraîchi mais qui me va bien... redingote verte à liserés rouges avec boutons de cuivre à couronner... gilet rouge... pantalon noisette... cravate blanche... gants de coton blanc, unifiés au grand complet. Je vais avoir l'air matador avec ces frusques-là sur le dos !

— Très bien... Ce soir tu endosseras la livrée, et je te dirai ce que tu auras à faire...

— Est-ce que nous dinons ici ? fit curieusement Jarrelongo en se pouléchant du repas de la veille.

— Non... nous irons dîner aujourd'hui à la barrière du Trône... mais d'abord va faire l'acquisition d'un lit pliant avec son matelas et sa garniture... tu coucheras dans la salle à manger...

— Donne-moi de l'argent...

— Voici cents francs... File et reviens...

XXIX

Quittons pour un instant les deux misérables et retournons à Maison-Rouge.

Renée nous le savons, était décidée à suivre les conseils de la lettre mise par nous sous les yeux de nos lecteurs et signée : « Un ami de votre mère. »

Sa résolution était prise, elle avait dissimulé en présence d'Ursule Sollier, en qui elle voyait désormais une ennemie, complice de l'homme qui pendant dix-neuf années s'était fait un jeu cruel de la séparer de sa mère et, maintenant que cet homme était mort, continuait la tâche abominable imposée par lui.

Donc Renée voulait fuir. Mais du projet à l'exécution il y avait loin... Plus de vingt-quatre heures devaient s'écouler encore.

La fille de Marguerite prit comme de coutume son repas du soir auprès de madame Sollier qui, ne pouvant soupçonner ce qui se passait dans l'âme de sa jeune compagne, attribua son attitude calme et résignée à un retour de confiance et de soumission, et s'en réjouit de toute son âme...

Presque aussitôt après le repas Renée, prétextant un peu de fatigue, tendit son front à madame Sollier, regagna sa chambre, et une fois seule relut sa lettre qui lui causait un trouble si profond, une préoccupation si grande.

De même qu'à ses premières lectures, rien dans cette lettre ne lui parut suspect et de nature à exciter sa défiance, mais une agitation singulière s'empara de son esprit, assiégé par mille pensées confuses. Elle se demandait sans relâche quel mobile avait poussé son hypocondre protecteur à torturer sa mère, et à l'entourer elle-même d'un mystère impénétrable.

Le champ des suppositions était vaste. L'imagination de Renée le parcourut dans tous les sens, mais elle n'y trouva point le mot de l'énigme qu'elle se posait...

Alors elle s'abandonna tout entière à des idées noires. Elle se

souvint du rêve sinistre qu'elle avait fait au pensionnat. Elle revit cet homme, ce Robert, couché dans son cercueil ; elle revit la femme en grand deuil agenouillée près de lui. Elle entendit la bouche du mort s'ouvrir et crier :

« — Oui Renée est votre fille, et vous ne la verrez jamais ! »

Qu'avait donc fait sa mère pour provoquer cette vengeance implacable et sans trêve ? Prise d'un frisson, l'enfant voulut en vain chasser de sa mémoire ces terrifiants souvenirs, mais elle n'y réussit point et son sommeil fiévreux, sans cesse interrompu, fut hanté jusqu'au jour par des cauchemars, fantômes des nuits. — Noctium phantasma !

Levé dès l'aube, la fille de Marguerite se dit qu'elle ferait une dernière tentative auprès d'Ursule.

— En somme, pensait-elle, cette femme est fidèle à la consigne donnée par l'homme à qui elle a toujours obéi... Elle croit accomplir un devoir... J'ai reçu d'elle, depuis mon enfance, plus d'une preuve d'affection et de dévouement... Avant de l'abandonner blessée, souffrante, je veux savoir si elle résistera jusqu'au bout à mes prières et à mes larmes...

Et elle entra dans la chambre de madame Sollier. La nuit d'Ursule avait été mauvais.

Sans se rendre compte du motif qui les faisait naître, la femme de confiance de feu Robert Vallerand éprouvait des pressentiments de fâcheux augure. Elle se sentait oppressée comme à l'approche d'une grande douleur, d'une catastrophe inévitable.

En voyant la jeune fille, il lui sembla que ses idées lugubres se dissipaient comme par enchantement, et elle l'accueillit avec un sourire.

Le visage de Renée, plus pâle que de coutume, portait les traces irrécusables d'une longue insomnie. Ursule s'en aperçut, mais n'osa questionner sa pupille, et jusqu'à la visite habituelle du médecin la conversation entre les deux femmes ne sortit point du cercle des banalités.

Après avoir défait les bandages, le docteur déclara que la guérison faisait des progrès rapides, mais que néanmoins un repos absolu serait nécessaire pendant quelques jours encore.

L'heure du déjeuner arriva. La fille de Marguerite, dominée par une préoccupation dont la cause nous est connue, n'avait pas d'appétit.

Elle guettait le moment d'entamer avec madame Sollier l'entretien décisif et toujours, lorsque l'occasion favorable se présentait, une hésitation plus forte que la volonté arrêtait la parole sur ses lèvres. Peu à peu cet état de contrainte et de malaise devint si visible qu'Ursule inquiète demanda :

— Qu'avez-vous, chère enfant ? souffrez-vous ?

Cette fois Renée n'hésita plus.

— Oui, répondit-elle, je souffre, et vous le savez bien, puisque vous êtes cause de ma souffrance...

Ursule sentit son cœur se serrer.

— Allez-vous donc, murmura-t-elle, allez-vous donc me reprocher encore l'accident qui nous retient ici, et me témoigner votre désir de partir pour Paris sans moi ?...

— Je vais vous parler de ma mère... répliqua Renée.

— De votre mère !... répéta madame Sollier, visiblement émue.

— Oui...

— vous m'avez interrogée sur elle, je vous ai déjà répondu que je ne la connaissais pas... que je ne l'avais jamais connue...

— En me répondant cela, vous me trompiez, dit la fille de Marguerite d'un ton ferme.

Ursule regarda sa jeune compagne avec effroi.

La voix vibrante de Renée, son attitude hostile, lui prouvaient qu'une lutte nouvelle était imminente.

— Vous m'accusez de mensonge, chère mignonne !... fit-elle avec un accent de reproche.

— Pardonnez-moi de vous parler ainsi... Je regrette de vous blesser, mais je dois, mais je veux vous forcer à la franchise... Plus d'obscurité autour de nous... Qu'êtes-vous pour moi, en définitive ? Une amie ? Ma meilleure amie ? Je l'ai cru longtemps...

— Et maintenant, vous en doutez ?... s'écria madame Sollier.

— Oui, j'en doute, et j'en douterai jusqu'à l'heure où vous me répondrez autrement que par le silence quand je vous interrogerai sur ma famille, sur mon passé, sur mon avenir ! Espérez-vous de me faire croire que vous ne savez rien de tout cela ? Je le répète, qu'êtes-vous pour moi ? Vous avez mission, dites-vous, de me conduire à Paris, qui vous a donné cette mission ? A Paris, en échange d'une lettre que vous possédez, on doit, affirmez vous, me remettre des papiers qui m'apprendront ce que vous me cachez !... Pourquoi tout ce mystère ? Où est la preuve que vous ne me trompez pas et que vous agissez dans mon intérêt ?

— Je demande à Dieu de vous pardonner vos soupçons !... balbutia douloureusement Ursule.

— Ils sont légitimes ! poursuivit Renée. Encore une fois, plus de ténèbres ! j'ai soif de lumière ! Je veux savoir à quel titre M. Robert était chargé de veiller sur mon enfance.. Je veux savoir qui est mon père ! je veux connaître le nom de ma mère ! Tout cela, c'est mon droit, et je vous commande de parler !

— Mais je ne sais rien, moi !... je n'ai rien à vous dire !...

— C'est impossible...

— C'est la vérité cependant ! Lorsque j'aurai accompli ma mission tout entière, lorsque je vous aurai conduite à Paris et ramenée à Nogent-sur-Seine, comme j'en ai reçu l'ordre de celui qui n'est plus, vous me jugerez mieux, vous apprécierez mon dévouement, vous verrez si j'ai bien servi vos intérêts !...

— Et si je refuse de vous obéir plus longtemps ? reprit la jeune fille.

— Ce n'est pas à moi que vous obéissez : c'est à la volonté suprême de votre protecteur ! La révolte serait un crime !...

— La révolte est un devoir quand on veut me pousser à de mystérieuses démarches qui me répugnent et qui m'épouvantent. Puisque je n'ai point de famille, puisque je suis une enfant sans mère, je puis aller à un magistrat et me mettre sous la protection de la loi...

— Renée... Renée... s'écria madame Sollier en proie à un affolement véritable : vous ne pensez pas à faire cela !...

— Je ferai cela si vous me cachez plus longtemps le nom de mon père...

— Je vous jure que je l'ignore...

— Je ferai cela, reprit la jeune fille avec impétuosité, si vous ne me dites pas quelle était ma mère... si vous ne m'apprenez pas pourquoi on m'a enlevée à sa tendresse dès mon berceau, pourquoi on lui a imposé un long martyre de dix-neuf années, pourquoi enfin on ne m'a point donné de nom ?

Madame Sollier écoutait avec stupeur, et chaque parole augmentait son effroi. Que savait donc Renée ?... Par qui le savait-elle ?

La jeune fille continua, les yeux étincelants, le geste saccadé.

— Comment, vous qui m'avez élevée, vous qui m'avez vue grandir, vous ne connaissez point ma famille ? Allons donc ! c'est une raillerie, et vous me supposez l'esprit bien étroit, l'intelligence bien faible, si vous pensez que je vais vous croire ! Qu'était pour moi ce Robert qui vient de mourir, et que cachait ses prétendus bienfaits ? Il me semble deviner en lui l'homme cruel imposant à ma mère le supplice de m'appeler en vain ! Est-ce que je me trompe ?

La femme de confiance du député de Romilly élevait vers le ciel ses mains tremblantes.

— Mon Dieu !... balbutiait-elle. Mon Dieu !...

— Une nuit, au pensionnat, j'ai fait un rêve affreux... poursuivit Renée. Ce rêve (aujourd'hui je le vois trop bien !) était un avertissement... une révélation de l'avenir. Un homme m'est apparu, mort avait les traits de M. Robert... une femme en deuil, agenouillée, le conjurait en pleurant de lui rendre son enfant... Je vis s'entr'ouvrir les lèvres pâles du cadavre et j'entendis s'en échapper ces mots : « Oui, Renée est votre fille, et vous ne la reverrez jamais ! »

Madame Sollier sentait le frisson de l'agonie effleurer sa chair.

— Dites-moi que ce rêve était menteur, je ne vous croirai pas ! s'écria l'enfant en délire. Dites-moi que cet homme en deuil et suppliante n'était point ma mère, je ne vous croirai pas ! Dites-moi que ce mort n'avait point été l'implacable bourreau de ma mère, je ne vous croirai pas ! Ma mère existe, je le sais, j'en ai reçu la certitude, j'en ai la preuve ! De quel crime la punissait-on en lui volant sa fille ?... Quel autre crime inconnu m'empêche de porter le nom de mon père ?

Renée se tut. Haletante, épuisée, elle attendait une réponse. Ursule se tordait les bras en murmurant :

— Ah ! c'est horrible ! !

— Oui, c'est horrible ! répéta la jeune fille, horrible de douter de son père, de suspecter sa mère ! horrible de vivre sans nom en croyant que celui qu'on aurait le droit de porter est couvert de sang ou de boue... Oui, vous avez raison, tout cela est horrible !... Mais plus horrible encore est votre silence, quand il vous suffirait d'un mot pour m'éclairer ! !

— Taisez-vous, Renée ! taisez-vous ! ! je ne peux rien vous dire et je ne vous dirai rien !..

— Vous m'apprendrez au moins si ma mère est digne de ma tendresse...

Ursule se souleva sur son lit.

— J'exécute les ordres d'un mort ! dit-elle d'une voix frémissante, la seule chose que je puisse vous apprendre est celle-ci : VOUS NE VERREZ JAMAIS VOTRE MÈRE...

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

Boîte 1936, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse, Mont